

# Les Petites Fugues 2021

## LIRE JEAN-CLAUDE MOURLEVAT

« Non vous n'êtes pas un personnage de roman. Vous êtes VIVANTE (...) vous existez de toute votre densité, votre épaisseur. » (*Et je danse aussi*)

### SOMMAIRE

#### I. SOPHIE SCHOLL, NON À LA LÂCHETÉ // p. 2

1. UN RÉCIT TRAGIQUE // p. 2
2. UNE BIOGRAPHIE ROMANCÉE // p. 3
3. LA PORTÉE DIDACTIQUE DU RÉCIT // p. 4

#### II. ET JE DANSE AUSSI // p. 8

1. LE GENRE ÉPISTOLAIRE 2.0 // p. 8
2. UN ROMAN QUI INTERROGE LES POSTURES SCRIPTURALES // p. 9
3. UN ROMAN « FEEL GOOD » // p. 11

#### III. ŒUVRES EN ÉCHO // p. 13

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et à l'action culturelle (DRAÉAAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2021.

**Réalisation :** Cathy Jurado, professeure de lettres et autrice

**Avertissement :** subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

## TEXTES PROPOSÉS / ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

- **SS** : SOPHIE SCHOLL, *Non à la lâcheté* (récit), Éditions Actes Sud Junior
- **OHD** : *Oh Happy Day*, Éditions Pocket
- **JDA** : *Et je danse aussi*, Éditions Pocket

# I. SOPHIE SCHOLL, *Non à la lâcheté*

## 1. UN RÉCIT TRAGIQUE

### L'issue fatale

Jean-Claude Mourlevat livre un récit dont **l'issue est écrite par avance**, puisque Sophie et plusieurs de ses camarades furent arrêtés et mis à mort. C'est dans ce dénouement tragique du texte que se situe l'enjeu de l'engagement, et le sens du sous-titre (dont la formulation « non à » s'inscrit par ailleurs dans le cadre imposé par la petite série de la collection d'Actes Sud)

Les jeunes résistants allemands du groupe de la Rose blanche connaissent dès le départ le sort qui les attend s'ils sont découverts, et la dimension tragique du récit tient précisément dans cette issue inévitable et annoncée. Dès les premières pages du livre sont évoquées les menaces de peine capitale pesant sur les opposants au régime, et la réalité des exécutions quotidiennes : « les journaux sont devenus des cimetières ».

Au-delà du sort des résistants munichois, le livre expose toutes les atrocités du régime et montre que la tragédie est partout dans ce moment historique : l'auteur insiste par exemple sur le sacrifice des jeunes soldats à travers le personnage de Fritz, l'amoureux de Sophie : « Il est retourné là-bas, en enfer. Il a passé des semaines dehors, dans l'hiver russe, par 30°C, son bataillon est anéanti, ses mains sont gelées, on vient de l'amputer... ». De même, le procès final condamne même le personnage du jeune père, Christoph, qui ne sera pas épargné par l'impitoyable machine fasciste, alors que le lecteur pouvait encore l'espérer.

### Une héroïne

- **Le courage de Sophie** est souligné par contraste dans cette tragédie : l'évocation récurrente très sensible et physique de la manière dont la peur s'inscrit dans le corps du personnage (les mains sont moites, la gorge serrée...) rend d'autant plus palpable la force que doivent puiser les jeunes résistants pour continuer leurs activités au péril de leur vie. La scène d'achat des timbres p. 26-29 illustre par exemple le courage de Sophie dans l'action.

- **La fraîcheur et la pureté de la jeune fille** sont présents en contrepoint dans les passages de monologue intérieur pour souligner l'impossible innocence : « Dieu qu'elle aime

regarder le ciel ! Sa pureté la fascine. Elle voudrait pouvoir revenir à l'innocence de ses dix ans, quand il n'y avait pas encore ce combat à mener contre le Mal ». Jean-Claude Mourlevat souligne à de nombreuses reprises la fragilité et la jeunesse de Sophie, la « petite » de la famille, parfois « accablée de mélancolie », et qui aimerait souvent n'être « qu'un petit bout d'écorce » pour ne plus avoir à lutter.

Dans ses lettres à Fritz, elle évoque son « humeur enfantine », ses « rêves d'avenir colorés et innocents ». De même, au moment où on lui prédit son exécution et celle de son frère, elle apparaît démunie et affaiblie. Ce n'est pas une personne extraordinaire : au contraire, le romancier s'attache à montrer en elle les faiblesses humaines pour mieux souligner le sacrifice et le courage de la jeune fille. Elle fait particulièrement preuve de fierté et fermeté lors des interrogatoires par la Gestapo en revendiquant jusqu'au bout ses valeurs, et en ne trahissant pas ses amis. Elle reste ainsi fidèle à « la cause ».

- Le choix de **mettre en valeur le personnage féminin** du groupe de la Rose blanche (et non son frère Hans par exemple, qui joua un rôle-clé dans le collectif) indique aussi la **dimension féministe** du propos de Jean-Claude Mourlevat. On étudiera par exemple le moment qui met en scène le sentiment de révolte des étudiantes contre le chef de district. Ce dernier vient de faire un discours machiste et patriarcal appelant les femmes à revenir à leur rôle de reproductrices : « Vous feriez mieux de donner des enfants au führer au lieu de perdre votre temps à étudier ».

## 2. UNE BIOGRAPHIE ROMANCÉE

### La dimension historique

Répondant à la charte de la collection « Non à... », le récit de Jean-Claude Mourlevat est fidèle aux faits historiques. Les dialogues entre les résistants de la Rose blanche sont par exemple un prétexte à évoquer des actions réelles menées par le groupe (élaboration, impression, diffusion de tracts...) et appuyer le récit sur des éléments factuels et objectifs comme des noms propres, des dates ou des chiffres (l'auteur rappelle par exemple que 98 % des jeunes Allemands adhèrent aux Jeunes hitlériennes au début des années 40). Dans une interview pour *L'Express*, le romancier évoque ce travail d'enquête et de documentation historique qui fonde le récit : « C'est la première fois que je me documente pour écrire, d'ailleurs quand j'ai commencé j'avais presque trop d'informations. J'ai écrit selon la charte de la collection qui est un équilibre difficile à trouver : le roman empreint de la réalité historique. Il existe également deux films sur son histoire. Pour écrire le film, ils ont eu accès aux archives de la Stasi et aux minutes du procès, je m'en suis également inspiré. »

Concernant la famille Scholl également, l'auteur s'est documenté : il souligne que l'engagement était familial (l'ensemble de la fratrie et le père sont critiques vis-à-vis du régime, à des degrés divers, même si Hans et Sophie sont les seuls à franchir le pas de l'engagement en actes). « J'ai lu les Lettres et carnets de Hans et Sophie qui relatent leur correspondance. Ce sont de très beaux textes où ils parlent de leurs convictions. » (Jean-Claude Mourlevat dans *L'Express*).

### Des personnages sensibles

La dimension réaliste du récit installe ainsi un univers concret loin d'une idéalisation de l'héroïsme : dialogues parfois amusants et parfois terribles d'angoisse et de doute, évocation d'éléments banals du quotidien comme les repas entre les jeunes, leurs rires, les

tâches pratiques liées à leur activité clandestine. Le héros sont d'abord des jeunes gens, profondément humains.

Mais le texte fait aussi la part belle à la fiction, dans des passages plus romancés comme la reconstitution de moments-clefs (la distribution des tracts à l'université, les derniers instants en prison, la prise de parole de Sophie au tribunal...). Dans ces moments, le romancier reconstitue la parole des personnages et des détails propres à rendre les scènes vivantes et fortes, exemplaires. Par la dimension romanesque, Jean-Claude Mourlevat tente ainsi de **donner une épaisseur, une chair à ces figures historiques**, afin d'en manifester l'humanité profonde au-delà de leur héroïsation voire leur canonisation.

### 3. LA PORTÉE DIDACTIQUE DU RÉCIT

#### Une structure narrative efficace

- On notera d'abord la **brièveté du récit adaptée à de jeunes lecteurs**, mais qui est aussi le facteur d'une condensation du temps propre à conférer une puissance tragique au texte. Le récit s'étend sur moins d'un mois de l'année 1943, et en moins de 70 pages le sort de Sophie et des siens est scellé. Le découpage en brefs chapitres correspond par ailleurs à une structuration chronologique de journal, avec un compte rendu date par date des événements, consignés dans leur dimension à la fois historique et intime. Deux mois qui conduisent l'héroïne de l'innocence de la jeunesse à la mort.
- Cette **concentration dramatique est aussi propice au suspense**, à la montée progressive en tension, soulignée parfois de manière explicite par l'auteur comme lorsque Sophie se demande : « Jusqu'où irons-nous ? ». Le lecteur se trouve donc suspendu au récit et à la succession des chapitres. Le suspense est accentué, dans les passages importants, par une approche cinématographique des scènes, notamment par le biais de ralentis (par exemple dans la scène liminaire ou au moment de l'arrestation (p. 39), ou dans la scène finale. Ces moments forts scandent ainsi le récit et lui donnent un rythme et un équilibre d'une grande efficacité.
- L'intensité dramatique repose aussi sur le **thème du secret et du silence**. La clandestinité dans laquelle se trouve le groupe, les tractations et les transports discrets de matériel, les caches et les codes secrets. On retrouve cette nervosité et cette angoisse dans la scène initiale de la valise : « la poignée lui brûle les doigts ». La nécessité de dissimuler, de mentir (Sophie cache ses activités à sa famille même, fait semblant de dormir dans le train...) fait peser sur le récit une tension permanente. Sous le régime nazi, « on a le choix entre le silence et la guillotine » résume Sophie, soulignant l'impossibilité de la sérénité. Une métaphore expose clairement la situation en 1943, lorsqu'on commence en Allemagne à découvrir les persécutions contre les minorités et l'existence des camps : « on avait soudain le sentiment de vivre dans une grande et belle maison, tout en devinant que dans la cave se passaient des choses terribles ».
- Dès lors, l'héroïne s'est donné pour tâche de faire connaître la vérité pour retourner l'opinion publique allemande contre Hitler : « il faut que les gens sachent. Il faut en finir avec cette guerre ». Dès lors, l'importance du tractage est manifeste : le tract « exige la liberté de parole, la fin de l'arbitraire ». En brisant le silence, il invite les gens à surmonter leur peur.
- **Le silence, enfin, c'est celui qu'il faut garder à la fin du récit**, lorsque les Munichois sont arrêtés par la Gestapo ; le silence malgré les menaces et intimidations, malgré les formes de torture aussi, pour ne pas révéler l'identité de ses complices et amis...

## Une écriture didactique

- La forme romanesque et les choix narratologiques suscitent **l'identification du lecteur** avec Sophie Scholl et donnent à vivre de l'intérieur et de façon poignante ses peurs et sa détermination. Jean-Claude Mourlevat a choisi la narration biographique à la 3<sup>e</sup> personne mais avec un point de vue le plus souvent interne, ce qui permet un récit sensible, et transmet la simplicité du personnage, sa pudeur et son émotion à la fois. Par exemple, dans la scène liminaire de la valise, Jean-Claude Mourlevat écrit : « Il lui semble que sa voix se trouble et la trahit (...) c'est à cause de son cœur qui cogne et de son estomac qui se vrille ». Le lecteur est ainsi immergé dans le vécu intime de la résistante, la manière dont l'engagement se vit physiquement, émotionnellement, et pas simplement au niveau idéologique.
  - Autre vecteur d'adhésion du lecteur : les jeunes de la Rose blanche sont habités par un idéal qui s'exprime souvent dans les textes des tracts par les hyperboles, un certain lyrisme et un appel enthousiaste à désirer un monde meilleur. Ils s'adressent directement au peuple allemand en employant une énonciation du dialogue direct, à la 2<sup>e</sup> personne, pour créer une connivence et mieux persuader. Par exemple, dans le cinquième tract on peut lire, par exemple : « Déchirez le manteau d'indifférence qui enveloppe votre cœur ! » (p. 11).
  - Ainsi apparaît de manière plus prégnante, grâce au registre didactique, **la critique du régime nazi** : la violence, les persécutions des minorités, les meurtres de masse, l'endocrinement des esprits et la censure. Dans le train, Sophie remarque avec effroi le slogan de la propagande hitlérienne : « La haine est notre prière », et se révolte intérieurement : « comment peut-on imprimer une horreur pareille ? Comment surtout peut-on la penser ? Il faut de la perversité pour rapprocher ces deux mots ». Par ailleurs, l'image employée par le père de Sophie, qui compare Hitler au joueur de flûte de Hamelin, est éclairante pour comprendre la manipulation des esprits par la propagande nazie que le texte dénonce, en particulier auprès des jeunes par le truchement des « Jeunesses hitlériennes » : « Allez résister à ça, quand vous avez quinze ans ! ».
  - L'objectif du livre est clair : entretenir la mémoire de la Rose blanche, susciter des formes de résistance au fascisme chez les nouvelles générations. Leur permettre de se souvenir des atrocités du national-socialisme, mais aussi de la possibilité de mener des combats, et de l'héritage de ces héros qui ont fait preuve de tant d'abnégation. Exemple, leur attitude courageuse est inspirante.
- À la question de *L'Express* : « **Que transmet cette histoire aux jeunes générations ?** », l'auteur répond ainsi : « La conviction de cette jeune personne. Sophie est le courage absolu. C'est une héroïne et nous avons besoin de croyance. Elle a une foi religieuse, soit, mais elle a surtout la foi en son action, elle voit qu'on peut changer les choses, qu'on peut faire bouger le monde même si c'est perdu d'avance. C'est magnifique et c'est bouleversant. C'est une très belle leçon. On ne demande pas aux gens de sacrifier leur vie bien sûr, mais juste avoir un peu de courage au quotidien. Regardez les filles russes du Pussy Riot, elles ont du cran, quand on regarde leur plaidoirie, elles sont vaillantes. Et à l'heure où nous parlons, elles sont emprisonnées pour deux ans. ».
- Dans l'épilogue en forme de dossier historique, l'auteur prend la parole de manière directe et s'adresse au lecteur, l'interpelle sur sa propre attitude. Dans l'apostrophe finale, il invite chacun à s'interroger en conscience et à se positionner. Le lecteur est ainsi poussé à revenir à lui-même et à son époque, à se questionner sur la manière dont il prend ou non part aux formes contemporaines de résistance : « **On se demande : Qu'aurais-je fait, moi ?** » puis on se pose une deuxième question, bien plus pertinente : **Que fais-je ?** ».

« Ce que nous avons dit et écrit, beaucoup le pensent, mais personne n'ose le dire »

La foi première des membres de La Rose blanche, c'est la foi dans les mots. Ils portent l'espoir d'un éveil des consciences, et Hans comme Sophie ont parfaitement compris le mécanisme de la censure comme de la propagande.

- Le texte des tracts est reproduit par Jean-Claude Mourlevat, qui insiste sur le pouvoir de cette propagande des rebelles. À propos du 5<sup>e</sup> tract, il décrit ainsi son effet : « Il dit / il implore / il prévient / il encourage / il exige » (p. 11). La scène de la rédaction collective des tracts est à cet égard particulièrement importante ; c'est le cœur de l'action du groupe : « Quand Sophie a lu ces mots la première fois, elle s'est sentie soulevée. Des mots qui redonnent l'espoir, mais des mots interdits, des mots terriblement dangereux ». Les tags tracés en pleine nuit par les jeunes du groupe sont aussi des symboles de **reprise du pouvoir par les résistants** : en écrivant « liberté » ou « À bas Hitler », ils font entendre la voix d'une autre vision possible de l'Histoire, leur croyance dans leur capacité à changer le cours du destin collectif de l'Allemagne.

- Mais le pouvoir de l'art, dans ce récit, c'est aussi celui de la dérision et de l'humour. On songera par exemple à l'importance de la caricature du führer par Chaplin dans *Le Dictateur*, imitée par Alexander p. 35, et qui exerce une action particulièrement subversive, outre sa capacité à redonner un peu de joie et de légèreté au groupe.

- Enfin, l'art, **dans sa force de sublimation**, joue un rôle majeur dans l'histoire de Sophie Scholl à travers l'importance pour ce personnage de la musique, notamment *La Truite* de Schubert (p. 33 par exemple), qui la transporte et lui rappelle son amour pour la vie, la nature, la beauté du monde, à l'origine de son engagement.

### Propositions d'activités

#### Extraits à étudier :

- Incipit : p. 5-7 : scène de la valise : portrait de Sophie ; la peur et le courage
- p. 34-37 : la réunion clandestine
- p. 39-43 : l'arrestation
- p. 60-66 : le procès ; l'art du dialogue

#### Oral :

- Exposé sur la Rose Blanche
- Exposé sur les femmes résistantes (Aubrac, Tillon...). On pourra par exemple se référer à : [www.senat.fr/evenement/colloque/femmes\\_resistantes/webdoc/index.html](http://www.senat.fr/evenement/colloque/femmes_resistantes/webdoc/index.html)
- Exposé sur Simone Veil et son influence
- Débat en groupe sur les formes et les sujets contemporains de l'engagement : les règles du débat, de la pensée dialogique

#### Ateliers d'écriture :

- Écrire en imaginant les messages secrets qu'auraient pu laisser Hans et Sophie à leur père pour leur dire ce qu'ils pensaient du régime hitlérien. Utiliser une structure grammaticale récurrente comme : « Non à... ». Support : des post-it, à exposer sur un tableau en classe.
- Écriture numérique : créer un compte fictif Instagram et y poster des textes à la manière du compte fictif populaire en Allemagne : [@ichbinsophiescholl](https://www.instagram.com/ichbinsophiescholl/)

- 
- Écrire un discours engagé sur un sujet qui vous tient à cœur (travail de structuration argumentative ; outils pour convaincre et persuader ; art oratoire)
  - Écrire une plaidoirie en faveur des militants de La Rose Blanche, que vous auriez pu lire à leur procès
  - Écrire en résistance : « Créer, c'est résister. Résister, c'est créer. » (S. Hessel)

Micro-propositions :

**1.** Écrire un poème structuré par une anaphore sur le modèle d'Aragon « Je proteste » ou Mathias Vincenot « Je revendique »

**2.** Pétitions : dans *Made in woman*, la poétesse Hélène Dessavray liste des pétitions féministes imaginaires comme :

« Pétition pour proposer un deal 50/50 aux chromosomes Y »

« Pétition pour que les genres de mots sonnent juste »

« Pétition pour tenir compte des charges mentales dans le loyer annuel »

### **Groupements de textes :**

- La guerre dans la littérature des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (Stendhal, *La Chartreuse de Parme* ; Voltaire, *Candide* ; Céline, *Voyage au bout de la nuit*, *Lettres de poilus*...)

- Écritures engagées d'aujourd'hui : textes féministes (Amandine Dhée, Virginie Despentes, Émilie Hache...) ; textes écopoétiques (Douna Loup, Ursula Le Guin...) ; textes sur les désastres migratoires (Laurent Gaudé, *Eldorado*, Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*) ; textes sur les gilets jaunes (Sophie Divry, *Cinq mains coupées*), textes sur les luttes pour les droits LGBT (Édouard Louis...).

# II. ET JE DANSE AUSSI

## (co-écrit avec Anne-Laure Bondoux)

### 1. LE GENRE ÉPISTOLAIRE 2.0

« Liaisons dangereuses » à la sauce contemporaine, **JDA** vient revisiter les charmes du roman par lettres en proposant un récit exclusivement construit sur l'échange de courriers électroniques.

- **La structure narrative est typique des compositions épistolaires** : tout se joue dans l'écriture des personnages, on ne trouve pas de narrateur, pas de mise en contexte. Seulement la voix, l'intime, le subjectif, et nous n'avons accès qu'à ce que les protagonistes veulent bien échanger entre eux. On voit notamment l'intérêt qu'il peut y avoir à superposer deux points de vue sur un même fait, révélant le rapport partial à la réalité. C'est le cas dans le mail double du 15 avril, racontant la même après-midi selon deux points de vue différents.

On retrouve également les effets narratifs et temporels liés au décalage entre les missives, aux petites disjonctions temporelles, par exemple lorsqu'il y a dilution de la lecture des courriels. L'échange crée une attente, des effets de rebonds.

- **La place donnée au lecteur est caractéristique dans ce type de récit** : c'est un genre dans lequel le lecteur peut se sentir rapidement voyeur. En tout cas, il est placé dans une position d'attente et partage souvent avec le personnage les effets de surprise liés aux échanges entre Pierre-Marie et Adeline.

- **Le style des mails imprime aussi sa marque au roman**, en instaurant une certaine familiarité, un vocabulaire et une syntaxe très simples, proches du langage parlé, une allure tonique, fluide. On notera une dynamique dans la structure et l'enchaînement des sujets abordés : une écriture « à sauts et à gambades » (Montaigne, *Essais*) induite par le style discursif, et que ne permet pas toujours le roman dans sa dimension narrative. Pierre-Marie le formule d'ailleurs lorsqu'il écrit à Adeline : « Cet échange que nous avons compté beaucoup pour moi. Il n'est comparable à rien d'autre que j'aurais déjà expérimenté. J'éprouve un vrai plaisir à vous écrire et je m'impatiente quand je dois repousser le moment de le faire. Comprenez-moi. Lorsque j'écris un roman je m'efforce d'y mettre de la cohérence, de la structure. Ici, au contraire, je peux me promener selon mon humeur et la vôtre (...) Je ressens une liberté grisante. Ça part dans tous les sens et cette accélération, ce désordre me plaisent ». Et Adeline de lui confirmer : « Laissez l'ordre et la cohérence chronologique. La vraie vie est foutraque. ».

Cette esthétique de la surprise est cohérente avec la vision des relations humaines et amoureuses véhiculée par le roman : « S'il y a une leçon que je peux tirer de notre histoire, c'est celle-là : on ne maîtrise rien, on ne contrôle jamais l'autre. » (Adeline, p. 150).

- **L'effet de duo ou duel verbal** entre les deux personnages principaux du roman à travers leur correspondance est redoublé par le principe de la joute entre les deux écrivains Bondoux / Mourlevat, qui est à l'origine du livre : « L'histoire veut qu'Anne-Laure Bondoux ait proposé une correspondance à Jean-Claude Mourlevat, alors en panne d'écriture. Il s'en est suivi un jeu de ping-pong entre les deux écrivains, chacun s'amusant à surprendre l'autre et attendant sa réaction.

« C'est une bonne leçon d'humilité. On pense toujours qu'on maîtrise tout quand on écrit seul. Là, on cède du terrain à l'autre, à son imaginaire. Anne-Laure m'a entraîné dans des directions où je ne serais jamais allé », confie Jean-Claude Mourlevat.

Tandis qu'Anne-Laure Bondoux réplique : « Il m'a offert un nom, je lui ai donné ses mariages. Je lui lance les vacances à Bandol, il répond par « un fou rire sur la terrasse ». Il met en place une atmosphère. C'est magique, ça me surprend, et ça complète mon imaginaire. À chaque échange, nous étions à la fois auteur et lecteur. » **Livres Hebdo**

**Ainsi, JDA parle aussi de manière assez explicite, à travers la forme épistolaire, du travail de l'écrivain.**

## 2. UN ROMAN QUI INTERROGE LES POSTURES SCRIPTURALES

### La figure de l'auteur

Pierre-Marie Sotto est un écrivain célèbre, qui a déjà reçu le Goncourt et qui est aimé et admiré du public. Mais il est aussi dans le roman **JDA** une figure du *looser*, un anti-héros attendrissant et drôle. D'abord, il est en proie depuis quelque temps déjà à une panne d'inspiration, et biaise pour faire patienter son éditeur. Ensuite, sa vie privée est un véritable fiasco : divorces successifs, difficultés avec ses enfants, solitude. En particulier, le lecteur découvrira que Pierre-Marie est habité par une douleur secrète, qu'il ne dévoilera que progressivement (révélation qui donne sa trame à l'intrigue du livre).

### Une réflexion sur le héros

À travers le personnage de Pierre-Marie, le roman livre en filigrane un questionnement sur l'écriture romanesque et sur les personnages de roman, la notion de héros.

L'écrivain de la fiction livre par exemple cette réflexion à Adeline, à propos des abandons de leurs ex-conjoints respectifs : « Je comprends ceci, maintenant, Adeline : nous ne sommes pas les héros de notre propre histoire. Nous n'en sommes, vous et moi, que les seconds rôles. Les deux personnages principaux sont plus fous, plus romantiques, plus passionnés, en tout cas plus passionnants que nous. Ils ont été capables de s'aimer éperdument, de brûler leur vie, de se séparer (pourquoi ? je l'ignore), de se saborder, de se retrouver après vingt-sept ans et de tout recommencer. Ils ont été capables d'être cruels avec nous. Ils ne sont pas raisonnables. Les héros ne sont pas raisonnables. Ils ne peuvent pas se satisfaire de tisanes (pardonnez-moi) ni du Jeu des 1 000 euros à 12 h 45 ni du tic-tac de l'horloge quand les enfants ont quitté la maison. Il leur faut le feu et la déraison. Nous nous sommes trouvés sur leur passage, ils nous ont considérés, un peu, l'espace de quelques années, et ils se sont détournés de nous. Nous les aurons regardés passer dans nos vies ».

Si la vie est romanesque, et si certains individus ont des vies intenses, on comprend ici qu'Adeline et Pierre-Marie sont, eux, par contraste, de l'étoffe des êtres banals et même des anti-héros. Ils sont maladroits, imparfaits, douloureux. C'est ce qui les rend humains et attachants, et permet l'identification du lecteur.

## Mise en abyme

Plus généralement, JDA s'intéresse, par le biais de cette correspondance, à la question de **l'écriture et ses mécanismes** : la place du lecteur (l'adresse, l'intimité et la connivence), du point de vue (la subjectivité, l'angle narratif), le processus même de l'écriture (avec la fiction de mails non envoyés, les brouillons successifs de messages qui complexifient la position du lecteur également). Le roman interroge les difficultés du créateur, l'angoisse de la page blanche, dans les moments où l'écrivain Pierre-Marie évoque sa situation de « panne » littéraire (qu'il nomme joliment par la métaphore marine de la « pétrole »). On trouve même une sorte de « *running gag* » entre les deux épistoliers à propos de l'écriture et l'usage de la ponctuation, autour de l'emploi des points de suspension : « Ceux qui les utilisent me rappellent ces types qui font mine de vouloir se battre, qui vous forcent à les retenir par la manche et qui vocifèrent : retenez-moi ou je lui pète la gueule à ce connard ! En réalité, ils seraient bien embêtés qu'on les laisse aller au combat. De même, ces obsédés des points de suspension semblent vous dire : ah, si on me laissait faire, vous verriez cette superbe description que je vous brosserais là, et ce dialogue percutant, et cette analyse brillante. J'ai tout ça au bout des doigts, mais bon je me retiens. Pour cette fois ! ».

Par ailleurs, entre Adeline et Pierre-Marie, il est souvent **question du style personnel et de sa séduction**, dans leurs lettres, comme dans ce passage : « Ce qui me touche et me séduit dans les livres, les films, le théâtre, plus que les histoires elles-mêmes, c'est ce qui les habille. La façon dont on me les raconte, leur texture, le tissu dont elles sont tissées, leur grain comme on dit en photographie. Et ce grain-là, je le trouve dans vos mots, Adeline. Vos histoires me plaisent, et votre manière de me les raconter aussi. ».

Pierre-Marie commente ici le style d'Adeline, naturel et simple, « sans recherche d'effets », non « pollué ». Il l'oppose à son propre style, qu'il juge trop ampoulé, tombant dans les « pièges de phrases lourdingues qui puent la littérature ».

Autre sujet récurrent : **les relations entre Vérité et fiction / la littérature et la vie.**

Mourlevat et Bondoux l'abordent avec le personnage fictif que se crée Adeline Parmelan, sympathique fabulatrice, et avec Pierre-Marie qui s'excuse plusieurs fois de s'être comporté comme un mufle, comme un écrivain qui pense s'adresser à un personnage de fiction, s'accuse de « personnager » Adeline : « non vous n'êtes pas un personnage de roman. Vous êtes VIVANTE (...) vous existez de toute votre densité, votre épaisseur. ».

Ce jeu rejoint aussi les problématiques fictionnelles liées à l'écriture numérique : ici dans l'échange à distance par emails, où chacun peut se présenter à l'autre sous son meilleur jour, mais on pense aussi à l'invention des profils sur les réseaux sociaux et plus largement sur internet.

Pierre-Marie ment également à son meilleur ami Max sur les exploits guerriers qu'il attribue à son grand-père à Verdun. La fiction contamine souvent sa parole de romancier, même dans la vie réelle, et il commente : « Je me fais presque peur, parfois ». Comme lorsqu'il se persuade qu'Adeline est Vera (son ex-femme disparue) ou du moins a un lien avec elle, et qu'il interprète le nom de la jeune femme comme un signe (« Parmelan... Parle m'en ») au désespoir de ses amis qui s'inquiètent pour sa santé mentale.

Chez Pierre-Marie, l'imagination brouille parfois les frontières entre fantasme et réalité. Quant à Adeline, c'est une menteuse et une cachottière invétérée.

Enfin, le texte évoque à plusieurs reprises **le pouvoir cathartique de l'écriture.**

Pierre-Marie résume ainsi les raisons de l'échange avec Adeline : « Vous écrire me soigne ». Ailleurs, il analyse ainsi les motivations de l'écrivain : « Il me semble que l'écriture réclame

une certaine humilité et que les écrivains sont toujours amenés à avouer leurs faiblesses, leurs failles, leurs blessures. La matière première de l'écriture doit venir de là, non? De ces trous de l'âme d'où s'écoulent nos souffrances ». Ou encore : « L'art peut transcender, sublimer, nos malheurs devenant notre matière première ».

### 3. UN ROMAN « *FEEL GOOD* »

**JDA** revendique pleinement la légèreté comme un mode de rapport au monde et à la langue. Il s'inscrit dans la veine des romans « *feel good* » qui ont pour ambition le plaisir de la lecture et emploie des moyens littéraires variés pour le provoquer.

#### La parodie policière

L'intrigue de **JDA** (et sa suite : *Oh happy days*) est toujours en frontière du polar : de nombreuses péripéties, rebondissements et revirements de situation inattendus lui donnent même un petit côté thriller. L'écriture, très rythmée par l'échange épistolaire, prend des allures de scénario de cinéma, et le sort des personnages donne lieu à des révélations progressives : les personnages se livrent avec parcimonie sur leur passé amoureux et familial. Le lecteur, tout comme l'épistolier qui reçoit les mails, découvre peu à peu dans les échanges de mails d'autres personnages qui gravitent autour des deux principaux protagonistes, comme Max et Josie, l'éditeur Oliver, Lisbeth.

Jouant comme un roman policier sur le suspense, les mensonges et les secrets, la dilution dans l'aller-retour des mails et le question / réponse, le roman épistolaire se double d'une construction dramatique, dont le fil directeur s'incarne dans le mystère de l'enveloppe envoyée par Adeline.

#### Un roman d'amour

**JDA** est aussi un roman d'amour dans le goût des « comédies romantiques », dont il reprend les codes.

- **Les personnages sont abîmés** (solitude, échecs, relations toxiques, deuils). Pierre-Marie, par exemple, est un personnage abandonnique, inconsolable de la disparition de sa femme.

- **La relation met en jeu les questions du relationnel entre féminin et masculin**, dans une intrigue qui parfois n'évite pas les stéréotypes, pour en jouer (clichés de l'écrivain dépressif et de la jeune femme célibataire consultante / coach).

- **La mise en place d'une intimité** par le truchement des mails, et une intrigue amoureuse.

- **Le motif de la quête du bonheur** : une écriture de la légèreté. Il y a bien une dimension ludique dans l'échange entre Pierre-Marie / Adeline et aussi dans la joute entre des deux romanciers Mourlevat / Bondoux. L'ensemble revendique une recherche du bonheur, comme lorsque Pierre-Marie promet à Adeline « dix bonnes raisons de trouver que la vie est belle ».

- **L'humour et l'autodérision** : **JDA** est un roman qui présente l'humour comme un moyen de survie : « Mais si je devais ne vous donner qu'une seule raison d'essayer de survivre encore un peu avant de vous abandonner à ces enfoirés de requins, c'est celle-ci : je vous promets des marrades, des poilades, des bidonnades, meilleures que tous les Lexomil, Prozac et Temesta réunis, des fous rires qui vous laisseront pantelante d'avoir trop ri. » (Pierre-Marie). La recherche d'effets comiques est très présente dans le livre, à travers

le mélange des registres de langue, ou les jeux de mots, comme dans ce passage : « Ah oui, puisque vous déménagez, tâchez de trouver un endroit dont le nom présage bonheur et lumière, parce que vous avez fait fort jusque-là : Deuil-la-Barre, Le Cloître, Mouron. Si vous aviez habité en banlieue parisienne, vous auriez bien été capable de choisir (H)ouille (s) ! »

## Propositions d'activités

### Groupements de textes :

- Le roman épistolaire
- Anti-héros dans le roman du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours

### Ateliers d'écriture :

- Atelier épistolaire par mail : création de deux personnages et correspondance numérique fictive entre deux élèves, avec pour consigne de résoudre le mystère d'une enveloppe reçue (comme au début de *Et je danse aussi*).
- Atelier « Journal intime fictif » conduit sur plusieurs semaines, inspiré du *Journal d'un corps* de Pennac.
- Atelier au long cours « Madeleine project » : à partager sur un compte fictif de réseau social ou sur un pad (à la manière de Clara Beaudoux, imaginer une histoire en postant chaque jour une photo mystère et un texte.)
- **Atelier d'écriture numérique.** Par exemple :
  1. Tweeter, comme une contrainte Oulipo (280 signes + le caractère du hashtag qui permet de mettre des mots en valeur, un peu comme le faisait la rime).  
Laure Limongi va plus loin : liste de hashtags populaires du moment sur son compte Hashtag Poésie : <https://twitter.com/HashtagPoesie> ↗
  2. « Instantanés » à la manière de Laure Limongi : <https://instantshots.art> ↗  
Montage / collage de morceaux de textes (phrases / mots / expressions) collectés sur son écran de téléphone ou d'ordinateur. Vous pouvez recopier, faire un copier-coller, une photo / capture d'écran... Sources : sites de tous ordres, travaux personnels, scolaires, courriers, réseaux sociaux... On pourra relier l'atelier au principe d'« écriture sans écriture » de Kenneth Goldsmith.

# III. EN ÉCHO

## SOPHIE SCHOLL, NON À LA LÂCHETÉ

**NB :** L'édition Actes Sud Junior de *Sophie Scholl, Non à la lâcheté* propose un appareil critique intéressant : chronologie, histoire de la Rose Blanche, autres figures de jeunes résistants, bibliographie et filmographie.

### BD

- Pénélope Bagieu, *Les culottées*
- Emmanuelle Polack, Francis Laboutique et Régis Hautière, *Femmes en résistance*
- D. Daeninckx et PEF, *Vive la liberté*

### Poètes résistants

- René Char
- Robert Desnos (« Ce cœur qui haïssait la guerre » in *L'Honneur des poètes*)
- Paul Éluard (en particulier « Liberté »)
- voir aussi [www.reseau-canope.fr/poetes-en-resistance/poetes](http://www.reseau-canope.fr/poetes-en-resistance/poetes)

### Romans sur la guerre / la résistance

- Albert Camus, *La Peste*
- Fred Uhlman, *L'Ami retrouvé*
- Todd Strasser, *La Vague*
- Franck Pavloff, *Matin Brun*
- Anne Franck, *Journal*
- Collectif, *On n'a rien vu venir*
- Vercors, *Le Silence de la mer*
- Primo Levi, *Si c'est un homme*
- George Perec, *W ou le souvenir d'enfance*
- Michel Quint, *Effroyables Jardins*
- Kressmann Taylor, *Inconnu à cette adresse*

### Biographies

- René char, *L'éclair au front*
- Nicolas de Stael, *Le Prince foudroyé*
- Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*
- Laure Limongi, *Fonction Elvis*
- voir aussi les autres titres de la série Actes Sud « Non à... » : Gisèle Halimi, Lucie Aubrac, Rachel Carson...

### Autour de la Rose Blanche

- Inge Scholl, *La Rose Blanche*
- Magali Wiener, *Sophie Scholl, La Rose de la liberté*
- « Sophie Scholl, Les derniers jours », film allemand de Marc Rothemund, 2005

## Cinéma

- *Le Dictateur*, de Charlie Chaplin, 1940
- *La Vague*, de Dennis Gansel, 2008, d'après Todd Strasser
- *Lucie Aubrac*, de Claude Berri, 1997

## Musique

- Schubert, *La Truite*
- Jean-Jacques Goldman, *Né en 17 à Leidenstadt*
- Mickey 3D, *La Rose Blanche*

# ET JE DANSE AUSSI

## Littérature épistolaire

- *Les Pontiques*, Ovide
- *Les Liaisons dangereuses*, Choderlos de Laclos
- *Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates*, Mary Ann Shaffer et Annie Barrows
- *Julie ou la nouvelle Héloïse*, Rousseau
- *Lettres Persanes*, Montesquieu
- *Papa longues jambes*, Jean Webster
- *Inconnu à cette adresse*, Taylor Kressmann
- *Ne t'inquiète pas pour moi*, Alice Kuipers

## Recherches contemporaines autour de la littérature numérique

- Docutweet « Le madeleine project » de Clara Beaudoux
- Laure Limongi : voir ses explorations sur <https://laurelimongi.com>